

L'Événement climatique et ses représentations (XVII^e-XIX^e siècles), sous la direction d'E. Le Roy Ladurie, J. Berchtold, J.-P. Sermain, Desjonquères, Paris, 2007. Un vol. de 519 p., 16 planches en couleur.

Le temps qu'il fait est un inépuisable sujet de conversation. Le fort volume consacré à l'« événement climatique » et placé sous la triple direction d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Jacques Berchtold et Jean-Paul Sermain, réunit trente et un articles consacrés au temps qu'il a fait du XVII^e au XIX^e siècle, non seulement sur les campagnes, mais sur la toile, sur la scène, dans la poésie et dans le roman, dans le ciel et dans le cœur humain. Le moins que l'on puisse dire est qu'il a fait mauvais : ce ne sont que tempêtes, orages, ouragans, déluge enfin, une météo de fin du monde envisagée tout d'abord sous l'angle historique, puis dans « la peinture, la lyrique et la musique », enfin au travers des « récits et représentations romanesques ». Inauguré par J. Berchtold, qui évoque dès les premiers grondements du tonnerre la relation des « bouleversements climatiques » et des passions, le volume s'achève sous l'averse par un article de Ph. Hamon, « Du parapluie », placé, *cum grano salis*, au terme d'un recueil où les éléments ne laissent pas de se déchaîner.

Quelques gouttes de plus ou de moins, et la face du monde, ou plutôt de la nation, en eût été changée : « on signalera, écrit E. Le Roy Ladurie, la formidable averse qui dans la nuit du 27 au 28 juillet 94, 9 au 10 thermidor, an II, disperse la foule des sympathisants de Robespierre sur la place de l'Hôtel de ville parisien et permet ainsi aux gendarmes de Barras d'arrêter, dans la grande mairie parisienne, l'Incorruptible et ses amis, tous guillotins quelques heures plus tard ». Certes, l'idée d'une « mono-causalité météo » de la Révolution française serait « grotesque », mais un examen attentif des températures et de la pluviosité, par conséquent de l'étiage des récoltes, permet d'associer le climat aux convulsions de l'histoire : les moissons catastrophiques de 1788 (hiver trop doux, canicule, grêle du 13 juillet, sur laquelle revient A. Vasak-Chauvet, dont on connaît par ailleurs *Météorologies, Discours sur le ciel et le climat des Lumières au romantisme*, Champion, 2007), ces moissons n'ont pas eu pour conséquence directe la prise de la Bastille, mais un an plus tard le ciel s'abattait sur la tête de la monarchie. L'« événement climatique » n'est jamais anecdotique : qu'il dévaste les forêts (A. Corvol et les effets des tempêtes sur le « patrimoine arboré »), avance ou retarde les vendanges (V. Daux, E. Le Roy Ladurie, J.-P. Legrand), désorganise en un mot toute l'économie rurale, il engendre souffrance et misère, et suscite cette angoisse de l'irréparable dont nous abreuvons aujourd'hui les médias : « on peut croire Emmanuel Kant, qui, sans jamais sortir de Königsberg, mais bien informé par William Coxe, nous explique que le recul des glaciers de Grindelwald est de « 400 pas entre 1776 et 1785 » (L. Bonardi). Déjà...

Qui ne se souvient des tempêtes de décembre 1999 ? Qui ne garde à l'esprit des images d'arbres abattus ? Les témoignages sont ici aussi importants que les chiffres, car ils créent une mémoire collective de la catastrophe dont de nombreux textes rendent compte : poèmes, récits de voyage, essais (c'est-à-dire *Essais*), chantent sur tous les tons le *Suave mari magno* lucrézien (F. Lestringant). On cherche à dire, c'est-à-dire à « maîtriser le chaos » (J.-P. Schneider) ; on observe « air, orages et météores » d'un œil scientifique (C. Reichler) ; on tente de *penser* le climat, comme le montre finement J.-P. Courtois chez Montesquieu et Rousseau. On cherche ainsi à comprendre la tempête, qui devient peu à peu une « scène de l'expérience » (N. Vuillemin) ou, chez Bernardin de Saint-Pierre, une scène de roman, où se joue une « libération intérieure des affects ». Et c'est là le propre du XVIII^e siècle que d'envisager l'« événement climatique » sous tous ses angles, et, que l'on soit savant, poète, voyageur, philosophe ou amoureux, avec le même plaisir.

La peinture n'est pas en reste : un cahier de seize planches permet au lecteur, confortablement installé dans son fauteuil, d'admirer les foudres de Poussin, les ciels furieux de Vernet, ainsi que plusieurs Déluges ; autant de scènes d'épouvante que s'attachent à

commenter R. Démoris, M. Pinault Sørensen et M. Delon. S'agit-il de marines ou, comme le réclamait Diderot, de peintures d'histoire ? Le genre est à la mode, qui permet à l'artiste de s'illustrer en peignant la pluie, le vent, les vagues, la fuite des nuages, c'est-à-dire le mouvement, l'insaisissable. Pendant que le peintre fabrique ses lueurs fuligineuses et tord les corps du *Radeau de la Méduse*, le savant, lui, s'interroge sur les traces concrètes du Déluge, il échafaude des théories qui mettent « la physique au service de la théologie, donnant ainsi naissance à un florissant imaginaire scientifique » (M. S. Seguin). La « poésie allemande des orages » rendra leur esthétique dramatique aux eaux déchaînées (B. Böschenstein) ; Haydn les fera entendre dans la *Création* ou dans les *Saisons* (P. Hartmann), comme Campra dans l'*Idoménée* de Crébillon ou Mozart dans son *Idomeneo*, où la représentation orchestrale de la tempête est « en relation intime avec l'expression des passions » (J.-P. Groperrin). Le lecteur d'un tel volume, qui regrette de ne pas voir apparaître le nom de Shakespeare, dramaturge inspiré de *The Tempest*, va de découverte en découverte, preuve, s'il en était besoin, de la fécondité d'une interdisciplinarité bien dosée. Le temps qu'il fait, source des lieux les plus communs, nous touche au cœur, au corps, à l'intellect. La troisième partie de cet *Événement climatique* l'envisage dans la fiction.

Soudain l'orage se déchaîne pour les amants, qui subissent en miroir les foudres de la passion (A. Clerc). Une belle étude de C. Martin montre la relation entre « femmes, orages et tempêtes » : la *Nouvelle Héloïse* y côtoie l'*Histoire de Juliette*, mais le *Télémaque* n'est pas loin, avant l'arrivée d'*Atala*. Loin des topoï du conte merveilleux (J.-F. Perrin), la tempête, par métaphore, par allégorie, par suggestion signifiante, est désormais celle du sexe. Après avoir hanté Prévost (M. Labussière), elle s'épanouit chez Sade (G. Goubier-Robert) : l'éclair s'abat sur Justine – expérience d'électricité, jouissance libertine, châtiment mérité de la vertu. Diderot, sous la plume de P. Frantz puis sous celle de F. Gevrey, ajoute à cette traversée mouvementée du siècle sa verve tonique et ludique. Quant au tonnerre, qui grondait dès l'appareillage de ce grand vaisseau d'articles, le « discours romanesque et économique du XVIII^e siècle » en est encore tout vibrant (F. Magnot-Olgivy) : la tempête peut se lire aussi en termes de gain ou de perte ; elle coûte cher.

Il ne fallait rien moins que Mme de Staël (B. Didier) et Chateaubriand (A. Principato) pour lancer le bouquet final des orages désirés et révolutionnaires. C'est alors tout l'Ancien Régime qui fait naufrage et s'abîme dans une image littéralement épuisée, que relaie celle du volcan : les affiches de *2012*, film-catastrophe qui fait courir les foules, nous rappellent la fascination de l'humain pour la fin des temps, vue cette fois depuis un fauteuil de cinéma. Il faut toute la science, tout l'esprit de P. Hamon pour tendre enfin au lecteur un parapluie secourable, bientôt appelé à rencontrer, sur une table de dissection, une machine à coudre. Quel temps fera-t-il demain ?

François RAVIEZ